

# Les pensionnaires



La première chose qui me frappa fut le froid, en plein mois de juin. Il vous piquait les os, humide et tranchant. Et puis ces sifflements incessants dus au vent cinglant qui s'infiltrait partout, ça me donnait la chair de poule. Pourtant, de l'extérieur, mon nouveau foyer avait de la gueule ; tout blanc et beau, avec sa tour qui s'élevait haute dans le ciel pour surplomber l'océan atlantique, tels un phare ou un guide. J'imaginai le panorama de là-haut. On devait voir le continent, les côtes, les maisons sur la colline... Une sacrée vue en somme !

J'apercevais l'océan de temps en temps, quelques minutes par jour. Je m'asseyais sur les marches du bâtiment principal, coinçais une cigarette roulée entre mes lèvres et pensais à la vie qui m'attendait quand j'aurai décroché mon diplôme de fin de lycée. Tout ce que je voulais c'était sortir d'ici, déguerpir et filer jusqu'à ma Louisiane natale pour les vacances d'été. Le diplôme de fin d'année ? Plus vite il serait passé, plus vite on rentrerait chez nous.

Un pensionnat pour garçons, il n'y avait rien de pire. Pas une fille à l'horizon, même les cantinières restaient cachées. Mais on ne s'ennuyait jamais ! Toutes les semaines, de nouvelles têtes débarquaient. Toutes les chambres n'étaient pas encore remplies alors on pouvait accueillir des étudiants transférés.

— Hé, du balai, Leavenworth !

Comme à son habitude, Frank n'y allait pas avec le dos de la cuillère. Son visage fendu d'un sourire moqueur, sa mâchoire carrée rasée de près et ses courts cheveux noir volant au vent, il m'offrit un geste obscène avec son majeur. Puis, il me fit signe de détalier, regard assassin à l'appui, afin de pouvoir discuter avec ses amis. Je détestais ce petit groupe qui préférait les messes basses à nos matchs de basket, quand la météo le permettait.

D'ailleurs, il continuait à me chercher des noises en m'appelant Leavenworth, qui n'était pas mon nom, plutôt celui de mon précédent pensionnat ; un dur endroit où on recevait plus de châtiments que de cours particuliers. J'y avais à peine appris à lire, alors à compter ? Fallait pas demander la lune. Mais, j'avais pas non plus envie de passer pour l'idiot de service alors, je m'exerçais. Tous les jours !

Quatre, c'était le nombre de gars dans le groupe de Frank : Allen, Clarence et John. J'étais doué pour retenir les prénoms de mes camarades. Ces gars-là, mieux valait les éviter, mais j'avais besoin de faire partie de leur petite bande, de connaître leurs secrets et de partager leurs cigarettes. La curiosité, sans doute. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien se raconter tous les jours dans la cour à voix basse, leur clope au bec en zieutant les autres ? Nos professeurs les séparaient sans cesse parce qu'ils créaient trop de problèmes.

Chaque nuit, ils faisaient la java dans leur chambre. Ça criait et hurlait à la mort, si bien que j'avais entortillé les bouts de mes draps pour me fabriquer des bouchons d'oreilles. J'avais même essayé avec du plâtre pendant nos cours de travaux pratiques tellement j'étais désespéré. L'élément le plus précieux ici ? Le silence. Parfois, on ne s'entendait plus penser. Alors, je chérissais le calme. Je pouvais bosser plus efficacement, réviser, tout ça. Je me demandais comment faisaient les autres. À cette allure, personne n'aurait son diplôme de fin d'année.

— Vous savez les dates pour la remise des diplômes ? questionnai-je notre professeur de sport.

Mon équipe de basket venait de perdre, comme à son habitude, tandis que Frank et ses amis refusaient toujours de jouer.

— Comment ça les dates ? me rétorqua-t-il, incrédule.

— Les dates, repris-je en dodelinant la tête. Parce que sans les dates, bin... on fait comment ? Ça serait quand même dommage !

— Va courir un peu Leavenworth, au lieu de raconter n'importe quoi !

Parfois, je me demandais ce qui clochait chez tous ces gars. Pourquoi tout le monde s'en contrefichait du diplôme ? Peut-être parce qu'ils étaient certains d'échouer à le décrocher ? Beaucoup avaient baissé les bras, je le voyais bien. J'avais posé la question à mon camarade de classe et à celui qui occupait la chambre voisine à la mienne et ils se montraient tous catégoriques : « le plus important c'est la bouffe ici », avaient-ils répondu.

Je ne pouvais pas les contredire. La nourriture était sensationnelle, la meilleure du pays, avait assuré Frank avec un grand sourire. Et tout le monde l'avait cru. Cela dit, il en fallait peu pour nous convaincre. Flocons d'avoine, œufs brouillés, lait frais, marmelade de fruits, toasts, du pain, du beurre et du café. Chaque jour, un petit-déjeuner royal attendait les deux cent quatre-vingts pensionnaires et tous les jours quelqu'un volait une petite cuillère, comme je le voyais souvent faire. Certains se battaient pour une pomme, d'autres marchandaient un aliment contre un autre, plus particulièrement les amis de Frank.

« Les pommes les plus pourries ont été jetées dans la plus grande poubelle ! » avait-il scandé en plein milieu d'un dîner. Tout le monde avait ri aux éclats.

Le brouhaha de la cantine me donnait des migraines épouvantables depuis mon arrivée. J'étais déjà sujet à ce genre de trouble avant, mais ça empirait. Je voyais le médecin de l'établissement presque tous les jours pour mon médicament quotidien. Il m'assurait que mes maux se dissiperaient, mais j'avais beau attendre, c'était toujours le chaos sous mon crâne. La nuit, j'entendais mes voisins fanfaronner, crier, hurler à la mort et le vent qui sifflait entre les briques du bâtiment me mettait dans un état pas possible. Je ne dormais quasiment plus et je pleurais tous les matins. Quand j'arrivais à me sortir de mon vilain rhume.

Un mardi, j'avais vu Allen, l'acolyte de Frank, coincer quelques miches de pain dans ses poches. Ça n'avait rien d'extraordinaire, tout le monde le faisait, mais j'étais surpris qu'il en prenne autant. Beaucoup trop même ! Et le soir, ils avaient joué de l'accordéon à tue-tête, me rendant complètement dingue ! Le lendemain, Allen avait dérobé quelques savons dans les douches. Il m'avait adressé un regard mauvais, dents découvertes, m'avertissant ainsi de me taire. Alors, j'avais rien dit.

J'avais hâte que l'année se termine pour rentrer chez moi et ne plus grelotter de froid ici.

Le lundi qui suivit, vers 7 h du matin, j'étais encore groggy quand l'agitation dans les couloirs m'obligea à m'extraire du sommeil pour de bon. Allen avait les yeux rougis et j'entendis quelqu'un affirmer qu'il avait pleuré cette nuit.

Des silhouettes passaient devant ma chambre en courant dans les corridors. Le chaos se poursuivit pendant de longues minutes jusqu'à ce qu'une sirène d'alerte retentisse, stridente, violente qui m'obligea à plaquer les mains sur mes oreilles. Tous les autres m'imitèrent.

On nous cantonna dans nos dortoirs sans prendre notre petit-déjeuner. On ne nous autorisa même pas à aller en classe ce matin-là et quand j'optai pour me rabattre sur mes livres

d'algèbre pour ne pas perdre ces précieuses minutes, le silence s'était définitivement envolé.

Dehors, on entendait un hélicoptère. Partout, le personnel du pensionnat s'activait, criait des ordres, remuait ciel et terre...

— Ils se sont barrés ! rugit notre professeur de sport, planté au milieu du couloir, le visage crispé.

Il tenait une batte dans sa main et je me demandais s'il avait décidé de nous imposer le base-ball aujourd'hui à la place du basketball. Ça ne me dérangeait pas, mais...

— Qui les a vus ? Qui sait quelque chose ? Vous allez parler sinon on vous jette tous au trou les uns après les autres !

— Qui est parti ? interrogeai-je.

— Morris et les frères Anglin.

*Frank.* Et ses petits copains. Sa bande.

— Les enfoirés ! grogna Allen qui donnait des coups contre la porte de sa chambre. Les saletés ! Et moi j'ai dû rester ici ! Mais c'est moi qui ait tout planifié ! C'était moi le cerveau !

Est-ce que Frank était parti plus tôt en vacances d'été ? On n'avait pas le droit avant de passer le diplôme. Est-ce que ça nous empêcherait d'obtenir le nôtre ?

— Mais... c'est pas grave, si ? osai-je demander en tendant le cou pour apercevoir mes camarades dans leurs chambres respectives. Après tout, tant pis pour eux, mais nous on est encore là, on peut encore tous réussir notre diplôme.

— Ferme-la Leavenworth ! rugit Allen en me pointant du doigt. Pourquoi t'es pas dans un asile de dingés hein ?! Y'a pas de diplôme, y'a pas de foutu pensionnat ! On est à Alcatraz, espèce de taré !

Le sang dans mes veines sembla se figer.

Tout à coup, le monde se mit à tourner autour de moi.

Les barreaux de fer entre mes doigts étaient glacés.

La batte de base-ball entre les mains de mon professeur de sport devint un gourdin entre les mains d'un gardien de prison.

Mes camarades devinrent mes co-détenus qui m’observaient d’un air dégoûté.

Les chambres du pensionnat se révélèrent des cellules de prison...

Tout reprit sa place ; les couloirs sinistres, le vent cinglant de la baie de San Francisco, les grands murs sombres de la prison fédérale de haute sécurité d’Alcatraz.

J’avais assisté, malgré moi, à un moment historique dont l’Amérique se souviendrait pendant des décennies.

Frank Morris et les frères Anglin furent les derniers prisonniers d’Alcatraz à réussir à s’évader de la prison. C’était en juin 1962, l’année où ma schizophrénie fut diagnostiquée.

En 1963, ils fermèrent Alcatraz. Je n’ai jamais regretté cet endroit glacial, mais l’océan me manqua. Je fus envoyé au pénitencier ADX dans le Colorado, avec pour seule compagne ma schizophrénie. Mais s’il y a bien une chose que je n’ai jamais rêvée ni imaginée, ce fut Frank et les frères Anglin qui, sous mes yeux, orchestrèrent la plus grande évasion du siècle.